

1916 GOUBET Gustave Auguste

59^e BATAILLON DE CHASSEURS
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **GOUBET**
Prénoms **Gustave Auguste**
Grade **2^e classe**
Corps **59^e Bataillon de Chasseurs**
N° **470** au Corps. Cl. **1914**
Matricule **470** au Recrutement **d'Avesnes**
Mort pour la France le **21 juillet 1916**
à la Maisonnette (Somme)
Genre de mort **Tué à l'ennemi**
Né le **18 juillet 1894**
Cateau Département **Nord**
Arr. municipal (p. Paris et Lyon) }
à défaut rue et N° }
Inhumé le **31 décembre 1919**
à **Cateau (Nord)**
N° du registre d'état civil **979**
104-705-1032. [20434]

Né le 18 juillet 1894 à 03 heures à Le Cateau.

Profession Non renseigné

Domicilié à Le Cateau, 11 bis rue des Hurées.

Fils de Goubet Jules François, mouleur, 26 ans (O1868).

Et de Tétart Marie Célestine, sans profession, 16 ans (O1878).

Domiciliés à Le Cateau, 6 rue Genty.

Marié le, célibataire

Bureau de recrutement d'Avesnes (Nord)

Matricule 470 **Classe** 1914

Grade et corps Chasseur de 2^e classe au 59^e Bataillon de Chasseurs à Pied, Cie de mitrailleuses.

Mort pour la France Tué à l'ennemi le 21 juillet 1916, à 01 heures, à l'âge de 22 ans, à La Maisonnette, commune de Biaches (Somme)

Transcription N° 207 à Le Cateau.

Sépulture non déterminée.

Monument aux Morts de Le Cateau.

Détail du service Incorporé soldat de 2^e classe au 19^e B.C.P. le 23 août 1914; Parti le 14 novembre 1914 pour rejoindre le 19^e B.C.P. Evacué pour maladie le 15 décembre 1914; Rentré au dépôt le 11 mars 1915; Parti aux Armées le 15 juin 1915; Mort pour la France le 21 juillet 1916 au combat de la Maisonnette (Somme); Tué à l'ennemi

Citation à l'ordre du 59^e Bataillon de Chasseurs à Pied le 24 février 1915. «Au cours des attaques des 21 et 22

février 1915 a été d'un courage et d'un sang-froid à toute épreuve, s'est maintenu sur ses positions jusqu'à épuisement de ses munitions et est rentré dans nos lignes avec son matériel»

Citation: extrait du J.O du 27 mars 1920 «Chasseur plein d'entrain et de bravoure au combat, tombé pour la France le 21 juillet 1916 à La Maisonnette»

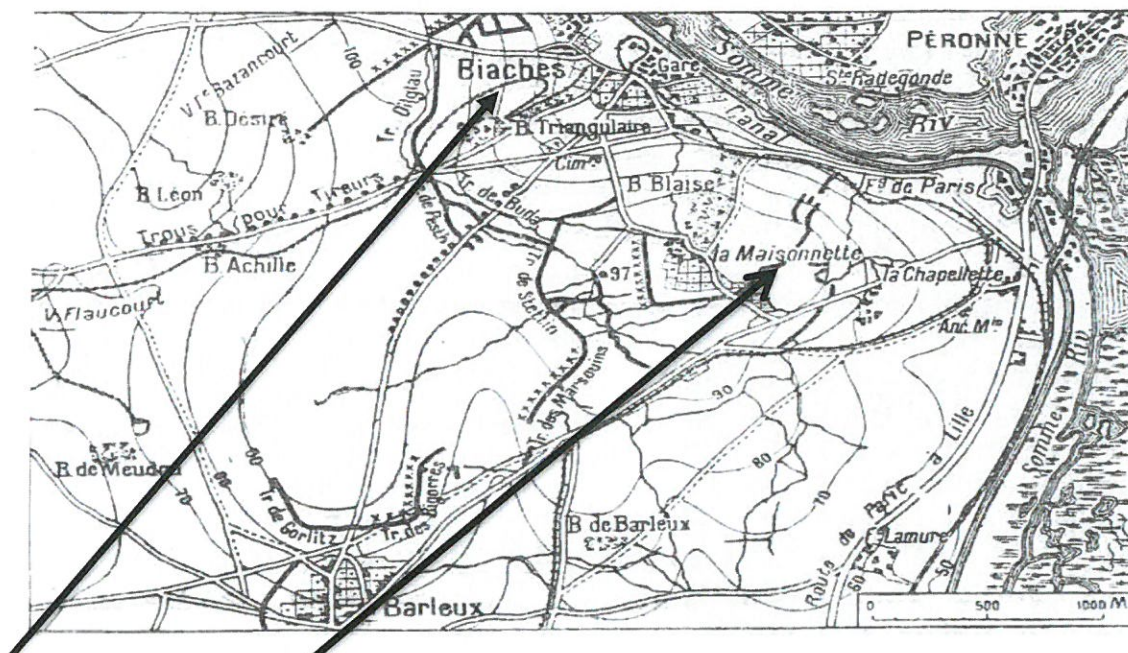
Décoration: Médaille militaire le 27 mars 1920

Morphologie: Cheveux noirs; yeux marrons; front vertical; nez rectiligne petit; visage large; taille 1m68; Degré d'instruction générale 2.

N° 207 Acte de transcription de Décès de GOUBET Gustave

République Française. Par ordre du Ministre de la Guerre, le chef du service certifie qu'un acte de décès déposé aux Archives de la Guerre est conçu ainsi qu'il suit. L'an mil neuf cent seize, le cinq août à dix heures étant à Morcourt (Somme). Acte de décès de Goubet Gustave Auguste, chasseur de deuxième classe au cinquante neuvième Bataillon de Chasseurs à pied, compagnie de mitrailleuses, décoré de la croix de guerre, né le dix huit juillet mil huit cent quatre vingt quatorze à Le Cateau (Nord), n° 470 au recrutement d'Avesnes, classe mil neuf cent quatorze, numéro matricule quatre mille cent cinquante au corps "Mort pour la France" à la Maisonnette, commune de Biaches (Somme) le vingt et un juillet mil neuf cent seize à une heure, tué à l'ennemi. L'inhumation a été faite à trois mètres à l'est de la tranchée des Marsouins, à environ huit cent mètres au sud-ouest de la Maisonnette et six cent mètres nord-ouest de la route de Barleux à La Chapelle. En raison des circonstances de guerre la constatation de la réalité du décès n'a pu être faite par nos soins conformément à l'article 77 du code civil. Dressé par Nous, Emile Onzelet, lieutenant au cinquante neuvième Bataillon de Chasseurs à pied, décoré de la croix de guerre, Officier de l'Etat civil sur la déclaration de Moreau Henri, âgé de trente et un ans, chasseur de première classe et de Maire Yves, âgé de vingt quatre ans, chasseur de 2^e classe, tous deux au cinquante neuvième Bataillon de Chasseurs à pied, témoins qui ont signé avec nous après lecture. Signé: Moreau; Signé: Maire; L'Officier de l'Etat civil, Signé: Onzelet. Vu par Nous Vincent Jules, sous intendant militaire, signé: Vincent. En foi de quoi le présent document a été délivré pour servir et valoir ce que de raison. Fait à Paris le neuf octobre mil neuf cent seize. Pa délégation: Le Chef du Bureau des Archives administratives. Signé: Illisible. Mention additive (loi du 18 avril 1918) Le soldat Goubet domicilié en dernier lieu au Cateau (Nord) fils de Jules François et de Tétart Marie Célestine, était célibataire. Le Ministre de la guerre par délégation. Le Chef du Bureau des Archives administratives. Signé: Illisible. L'acte de décès ci-dessus a été transcrit le trente et un décembre mil neuf cent dix neuf, trois heures trente cinq minutes du soir, par nous, Charles Jounieau, Adjoint au Maire de la Ville du Cateau, Officier de l'Etat civil par délégation. Suit la signature de l'Adjoint

Localisation du lieu du décès



Biache Département de la Somme, Arrondissement de Péronne, Canton de Péronne
La Maissonnette Château situé sur la commune de Biache

Morts au même endroit

Le Cateau: **Goubet Gustave**; Richez Léonce; **Le Pommereuil:** Cauchy Emile.

Etaient au même régiment

Le Cateau: Gavériaux Edouard, **Goubet Gustave**,

Historique et combats du 59ème Bataillon de Chasseurs à pied en 1917

En 1914 Casernement à Epernay, 143e brigade d'infanterie; 72e division d'infanterie; 4e Groupe de réserve; A la 72e DI d'août 1914 à mars 1917, puis à la 97e DI de mai 1917 à oct. 1917, puis à la 164e DI jusqu'en nov. 1918.

1914 Retraite des 3e et 4e Armées: Etain (24-25 août); Bataille de la Woëvre et des Hauts-de-Meuse: Mort Homme et Bois de Cumières (sept.).

1916 Bataille de Verdun: Attaques du 21 au 14 février; Bataille de la Somme: Biaches, Bois Blaize (9-11 juil.).

1917 Aisne: Vailly, Soupir (avril), Le Chemin des Dames (avril-mai).

1918 Flandres: Le Kemmel (avril) Marne : Ourcq (15-31 juil.).

La Bataille de la Somme du 8 au 30 juillet 1916

La prise et la défense de Biaches et de La Maissonnette

Nos troupes du secteur Sud de la rivière avaient atteint, dès le 8, une ligne de direction générale Nord-Nord-Est, allant du Sud de Belloy-en-Santerre aux abords de la ferme Bazincourt. Elles ne s'étaient pas arrêtées sur le succès qui leur avait fait en huit jours gagner 8 kilomètres de profondeur malgré le puissant réseau des défenses allemandes. Le 9 juillet, elles reprenaient la marche en avant. Devant elles apparaissaient les maisons détruites et les cheminées d'usine du village de Biaches, bâti dans un fond de verdure, tout contre le canal, et, plus à droite, la hauteur de la Maissonnette où était installé, huit jours auparavant, l'état-major d'une division ennemie. C'étaient les objectifs fixés. Il fallait les atteindre. On y alla. D'abord une vague de reconnaissance constituée par des officiers et des grenadiers fut dirigée sur les tranchées défendant les Nord-Ouest, Ouest et Sud-Ouest de Biaches. Puis, à 14 heures, dans la journée du 9 juillet, l'attaque fut lancée. En tête marchaient les chefs, armés du fusil comme leurs hommes, et la résolution de tous était grande. En quelques minutes, sous un bombardement intense, le système de tranchées était emporté et, tandis que les nettoyeurs accomplissaient leur œuvre, les première et deuxième vague d'assaut continuaient sur le village. A 18 heures, seules, quelques maisons au Sud-Est renfermaient encore des ennemis vivants. Nos soldats, installés au cœur de la place, découvraient dans le casino de MM. les officiers allemands une table chargée encore de plats, de bouteilles et de boîtes de cigares et faisaient honneur au festin qu'une attention délicate semblait avoir préparé pour eux. Mais il arriva ce qui arrive fréquemment dans la guerre actuelle. Les tranchées avaient été atteintes et dépassées, le village était pris, et, malgré cela, à l'entrée, à proximité immédiate de la route d'Herbécourt, un ouvrage, " le fortin de Biaches ", tenait toujours et menaçait la sécurité

de notre installation. Ce fortin était un ancien ouvrage fermé, faisant partie de l'organisation de la tête de pont de Biaches; il avait été, dans notre mouvement en avant, débordé d'abord à droite, puis à gauche. Il n'était pas tombé. Ses mitrailleuses continuaient de tirer, empêchant de l'aborder de front. Il était difficile de s'en approcher en venant du côté de la Somme, à cause de la menace sournoise des mitrailleuses en batterie dans les marais. Il fallait cependant, de toute nécessité, réduire ce fortin. On essaya une concentration des mortiers de tranchées. Ce fut insuffisant. On demanda au génie de pousser une sape sous l'ouvrage et de le faire sauter. Le génie répondit aussitôt : « Je vais faire le travail, mais je ne pourrai pas avancer de plus de quatre à cinq mètres par jour. » Or, on devait amorcer la sape à une trentaine de mètres pour le moins! Alors, un capitaine du 13^e d'infanterie, le capitaine V..., déclara : " Je prendrai le fortin par surprise », et, par un de ces coups d'audace inouïs qui semblent invraisemblable, il réussit. Le capitaine V... était parvenu à connaître l'emplacement exact du boyau menant au fortin. A 14 heures, le 10 juillet, suivi d'une petite troupe de braves, le sous-lieutenant B..., le sergent M, le fourrier M..., le caporal T..., les cyclistes M..., M... et S... et le clairon D... il partit. Il arriva d'un côté, le sous-lieutenant D... de l'autre avec ses hommes. D'abord il pénétra seul dans l'ouvrage, Il ne vit rien autour de lui. Tous les Allemands étaient terrés. Il ordonna : « Dehors ! » Un groupe se montra, puis un autre avec un feldwebel qui paraissait l'âme de la défense, car les officiers continuaient de demeurer sous la terre. Ces Allemands regardaient avec surprise le Français isolé au milieu d'eux. Ce fut très court. Le capitaine V... sentit qu'il ne fallait pas hésiter; d'un coup de revolver il abattit le premier ennemi, puis il cria : " En avant! " Ses huit hommes arrivèrent. Les Allemands cessèrent aussitôt toute résistance. Peu après, le chef et ses braves revenaient, conduisant la file de leurs prisonniers : 2 officiers, 112 hommes. Le fortin de Biaches était à nous. Le capitaine V... a été cité à l'ordre de l'armée avec le motif suivant : "Officier d'un courage légendaire. Le 10 juillet 1916, à la tête d'un groupe de huit hommes, s'est, avec une audace inouïe, emparé d'un fortin occupé par une compagnie ennemie et trois mitrailleuses, qui, depuis vingt-quatre heures, tenaient nos troupes en échec, et y a fait 114 prisonniers, dont 2 officiers. » Les compagnons du capitaine ont eu, par des motifs pareils, la même récompense. Cependant que Biaches et son fortin étaient pris, plus à droite, le régiment d'infanterie coloniale s'emparait glorieusement de la Maissonnette. La position de la Maissonnette, que l'ennemi devait défendre avec acharnement, est sur un point culminant à 97 mètres; elle donne des vues excellentes sur tout le champ de bataille, sur les lignes allemandes de la rive droite de la rivière et jusqu'au delà de Saint-Quentin. Elle est constituée par un château moderne, dont il ne reste que des ruines, une deuxième habitation à côté du château, une dizaine de maisons aux alentours, de beaux arbres et des vergers. Toutes les maisons, tous les massifs, les bois et surtout le bois Blaise, au Nord, avaient été organisés, avec soin. Les caves creusées à 15 mètres sous terre faisaient des abris à l'épreuve de tous les bombardements, et ces caves avaient été, semble-t-il, reliées au bois Blaise par un souterrain qui permettait aux Allemands de se retirer vers le canal. Le 9 juillet, le Régiment colonial s'élançait sur la Maissonnette. D'un bond, il enlevait les premières défenses, poussait par ses éléments de gauche jusqu'au bois triangulaire au Sud-Ouest de Biaches, le nettoyait de patrouilles allemandes et se portait au cimetière d'où il chassait un petit poste. Plus à droite, notre ligne d'assaut avait eu affaire à des mitrailleuses établies à la lisière Ouest du verger de la Maissonnette, tandis que le centre s'était jeté sur la tranchée défendant la position. En quelques minutes le verger fut enlevé à la baïonnette, une section de mitrailleuses emportée avec une quarantaine d'ennemis qui opposèrent une résistance désespérée, et tout l'ensemble occupé par nous. Une heure et quinze minutes après le départ, malgré la résistance des Allemands, malgré le procédé déloyal par lequel ils se déshonorèrent une fois de plus en feignant de se rendre, pour fusiller ensuite ceux qui s'avançaient sans défiance, les Français tenaient la Maissonnette, et le colonel commandant le régiment colonial prenait dans son abri de commandement un chef de bataillon ennemi, 6 officiers et 200 hommes.

Si l'ennemi s'est acharné, sur tous les points de nos attaques, à nous enlever le terrain gagné, il n'a montré nulle part, pour nous repousser, une vigueur plus grande et une telle rage qu'à Biaches et à la Maissonnette. Le 15 juillet, vers 5 heures, un bombardement préparatoire d'attaque commença sur nos positions de Biaches à la Maissonnette, par obus de gros calibres, tirés de trois régions: Barleux, Halle, Mont-Saint-Quentin. A 13 heures, l'intensité était au maximum ; les maisons croulaient, les dépôts de munitions abandonnés par les Allemands dans le village sautaient, plusieurs incendies s'allumaient et la plupart des abris même sous cave, étaient défoncés. Les lignes



téléphoniques étaient rompues, la liaison par coureurs devenait très difficile. A 10 h. 15, le tir s'allongea pour l'attaque et des groupes ennemis, qui avaient cheminé à la faveur du bombardement le long du talus de la route de Péronne, se dirigèrent sur nos lignes avec leurs flammenwerfer. En quelques instants, la section française avancée entre le canal et la route de Péronne-Biaches fut environnée par les flammes. Les Allemands, aussitôt, s'efforcèrent de faire brèche et de s'infiltrer le plus rapidement possible dans Biaches et, par le bois Blaise, dans la Maissonnette. Mais les dispositions avaient été prises pour parer à la menace; l'ennemi s'acharna en vain à vouloir pousser plus avant. A 23 heures, notre ligne, dans le village de Biaches, était fortement établie et résistait à tous les assauts, en attendant la contre-attaque du 16 juillet qui reprit brillamment le terrain un instant perdu. Dans la région de la Maissonnette, seulement, une attaque locale avec jets de liquide enflammés et de grenades suffocantes avait pu, en détruisant la section d'extrême-gauche de notre ligne, avoir raison de la ténacité des défenseurs et s'infiltrer dans la partie Nord du bois Blaise. Nous demeurions et nous sommes demeurés, malgré les bombardements et les tentatives, maîtres de Biaches et de la Maissonnette... La suite du récit est consacrée aux opérations qui, au Nord de la Somme, permirent à notre



infanterie (une des divisions qui se distinguèrent le plus dans la défense de Verdun, et deux bataillons d'alpins fameux pour leur vaillance et leur allure) d'atteindre, le 20 juillet, de nouveaux objectifs depuis la rivière jusqu'au Sud d'Hardecourt, et de les conserver les jours suivants malgré un bombardement " impressionnant par sa puissance et sa durée ". Non seulement - conclut le narrateur, revenant sur la rive gauche, de la Somme nous n'avons rien perdu du terrain gagné dans les dix premiers jours de la bataille mais nous avons encore, le 20 juillet, élargi nos positions au Sud de la zone d'attaque - du 1er juillet, en portant notre ligne jusqu'au village de Soyécourt et en enlevant les organisations ennemies du bois Etoilé. 11 officiers allemands, 90 sous-officiers, 1.220 soldats valides furent pris dans l'opération; un canon et un important matériel demeurèrent entre nos mains, et les contre-attaques furent, là comme ailleurs, aussi inutiles que coûteuses. Le 24 juillet, le succès du 20 dans la région Sud du champ de bataille était suivi par une opération qui nous mit en complète possession des organisations d'Estrées. Quelques maisons de ce village, construites le long du chemin de terre qui mène à Ablaincourt, étaient encore tenues par l'ennemi. Des mitrailleuses établies dans les caves et tirant par d'étroites ouvertures masquées gênaient notre progression, qu'elles flanquaient dans la direction de Belloy-en-Santerre, comme dans la direction de Soyécourt; il fallait de toute nécessité réduire ce repaire où depuis plus de vingt jours quelque 200 Allemands se cramponnaient avec un courage digne d'admiration. Il convenait de traiter l'affaire par les grands moyens. On les employa. Six heures durant, le 24 juillet, les projectiles de 220, de 270 et de 370 s'abattirent sur ce coin de terre. L'observateur qui survolait Estrées vit les pierres, les planches et les débris " voler comme des oiseaux au-dessus du sol "; en deux heures, il ne restait rien déjà des constructions et, quand vint pour les fantassins l'instant de quitter la tranchée, ils avancèrent d'un bond jusqu'à l'objectif, dépassant dans leur course une batterie casematée où étaient demeurées quatre pièces de 150. Dans le sous-sol effondré des maisons, on découvrit encore une quinzaine d'Allemands vivants; le reste de la garnison de l'îlot d'Estrées avait disparu. L'opération, conduite avec précision, avait donné les résultats attendus. Elle avait accru pour le fantassin la nécessaire confiance dans l'artillerie qui prépare les voies des prochains combats.

La chute de la Maissonnette

Le matin de l'assaut

Le 9 juillet au matin, le régiment était placé face à ses objectifs. Il devait s'emparer de la cote 97 dont le point culminant, observatoire remarquable donnant des vues sur Péronne et la vallée de la Somme, est légèrement à l'Ouest du centre de résistance puissant constitué par le château, les dépendances, le village de la Maissonnette et les vergers à l'Est qui font un véritable bois prolongé sur

les pentes descendant vers la rivière. La position était précédée de quatre lignes de tranchées; les caves des maisons avaient été blindées et devaient mettre à l'abri des plus puissants calibres d'artillerie postes de commandement et réserves; enfin les lisières des vergers et celles du bois Blaise, au Nord du village, étaient des nids à flanquements farcis de mitrailleuses. Par les

organisations du bois Blaise, la Maissonnette se liait au Nord au village de Biaches; par une tranchée fortement tenue, dite « tranchée des Marsouins », placée à contre pente dans le ravin qui limite au Sud-Ouest le plateau coté 97, elle communiquait avec les défenses de Barleux. Tout le système, si puissant que les officiers ennemis qui y furent capturés affirmèrent qu'ils ne croyaient pas que nous le puissions prendre, fut enlevé cependant d'un élan rapide et il le fut par une attaque brusquée. Donc, le 9 juillet au matin, nos fantassins voyaient le jour poindre sur le terrain de leur assaut. En face d'eux, ils apercevaient le clocher de Biaches et une cheminée d'usine, les massifs boisés de la vallée de la Somme, des vergers aux teintes sombres dans la brume du matin, des prairies aux pentes molles, des maisons étalées, les grands arbres du parc et le château de la Maissonnette dont le soleil levant frappait les pierres roses. Devant eux des blés jaunissants, des avoines et, dans ces herbes, l'Allemand. Pour réussir sa manœuvre: tourner la Maissonnette et le bois Blaise par le Sud et l'Est après avoir enlevé les premières lignes ennemies, le chef de corps ayant constitué deux groupements dans son régiment. Le groupement Nord avait pour mission de s'emparer directement de la Maissonnette en enlevant tout d'abord un système défensif établi en profondeur, opération exigeant beaucoup d'ordre et de méthode. Il comprenait seulement des troupes européennes. Le groupement Sud ne devait enlever qu'une seule tranchée, celle des Marsouins, mais il avait une grande distance à parcourir sous le feu. Il fut composé de contingents sénégalais, très aptes à une action à fond sur un objectif simple et net. La zone d'attaque avait été bien étudiée; tous les observatoires avaient été occupés et utilisés et, malgré que l'état des cultures ne permit d'apprécier la préparation que sur de faibles portions du front, on avait reconnu de bonnes brèches dans les réseaux allemands et éventé, par une patrouille, un organe de flanquement insoupçonné qui aurait pu gêner la progression. Entre midi et 14 heures, l'artillerie lourde et de campagne avait exécuté des concentrations violentes; enfin des batteries de 58, révélées au dernier moment, firent un tir rapide et nourri dont, l'effet sur des tranchées ennemies, démunies d'abris profonds, dut être démoralisant à souhait.

L'attaque du château et de ses défenses

A 14 heures, précédées de cisailleurs et de grenadiers, les compagnies de première ligne partent à l'assaut. Bien alignés, à la bonne distance, les hommes marchent, criant et chantant. L'action d'infanterie de la guerre moderne, fragmentaire, rapide et violente, est engagée. Sur le front d'une compagnie, quelques secondes avant l'heure, un lièvre est parti dans les blés, fuyant vers les Allemands. "Voilà le Signal!", a crié un soldat et les marsouins ont bondi, baïonnette au canon, à la poursuite de la bête; ainsi, ils ont abordé la première tranchée. Déjà des groupes ennemis apeurés se rendent. Les larges brèches que l'artillerie française a ouvertes dans le réseau barbelé permettent à notre première vague d'enlever la tranchée sans rompre son élan; dans le ravin à l'Ouest de notre ligne de départ, les Allemands font un violent barrage, mais ce tir ne gêne pas nos progrès. Néanmoins, sur la gauche, tandis que la course se poursuit vers le but, un parti allemand qui, sans doute, n'a pas été abordé menace d'enrayer l'avance rapide par des feux de flanc. Le lieutenant Laurent a saisi le danger; il enlève une section et court sur ce noyau de résistance dont les défenseurs sont aussitôt passés par les armes ou faits prisonniers. Malheureusement il est tué au cours de l'affaire; une citation élogieuse fera souvenir de son courage. Laissant quelques nettoyeurs de tranchée derrière elle, la première vague, intacte, pousse jusqu'à la deuxième ligne, s'en empare et y fait encore de nombreux prisonniers. Entre temps, le détachement garde-flancs a purgé le bois Triangulaire (Sud-Ouest de Biaches) de patrouilles allemandes et s'est porté jusqu'au cimetière de Biaches d'où il a chassé un petit poste. Les difficultés sérieuses pour le groupement Nord ne commencent qu'à partir de la deuxième ligne dont la garnison, moins éprouvée que la précédente exécute des feux violents; à gauche, les mitrailleuses du verger de la Maissonnette se révèlent; à droite, d'autres mitrailleuses nous prennent à revers. Mais la marche en avant n'est pas brisée; à peine est-elle un ralentie aux deux ailes. Au centre, le lieutenant Carlotti a été tué raide au moment où il criait: « En avant! Vive la France! » en se tournant vers ses hommes, et il demeure à terre, le bras tendu vers l'ennemi. Toute sa compagnie, chefs en tête, court sur la Maissonnette où elle pénètre par le Sud. Les éléments voisins soulagés par ce mouvement en avant, arrivent sur le verger; la section de mitrailleuses qui y était installée est maîtrisée à la baïonnette. Au même moment l'extrémité Sud de la troisième tranchée à l'Ouest de la position tombe en notre pouvoir et le capitaine Quod, commandant de compagnie, meurt en se réjouissant de ce tableau de victoire. Il était parti devant ses, la pipe aux dents; il s'était armé d'un grand sabre allemand trouvé près de la parallèle: « C'est avec ce sabre, avait-il dit aux siens, que nous allons prendre leur tranchée! » Sitôt qu'il fut frappé, il comprit qu'il devait mourir. Alors, il se fit adosser à un poteau télégraphique, face à l'adversaire et il continua d'encourager ses soldats. Il criait: « Tirez! Tirez! Voyez-les, ces lâches, ces s..., ils fuient de tous côtés! » Puis le capitaine Quod cessa de commander et de vivre comme les Français pénétraient dans le village. Tous sentent la victoire; l'entrain est admirable. Le caporal Millas montre une audace sans pareille; il annonce à ses camarades: "Vous allez voir comment on fait des prisonniers", et, mettant son arme à la bretelle, il tire de sa poche un pistolet à amorces, part seul en avant dans les avoines où se dissimulent des ennemis affolés et trois fois, sous la menace de son jouet, il ramène un prisonnier. Des patrouilles commencent à fouiller le village. Au

moment où une cave va être attaquée à la grenade, un commandant allemand en sort précipitamment escorté de 6 officiers et de 150 hommes. Tous lèvent les mains. Le commandant avance vers le sergent qui dirige l'équipe des grenadiers; il prend son porte-monnaie et l'offre, pensant attendrir ses vainqueurs. Mais, avec des mots sans douceur, le sergent refuse. Alors l'Allemand fait extraire de la cave des caisses de vin, du champagne, des cigares et des biscuits. Prodigue, il veut tout distribuer et il sourit dans sa large face, et la tranquillité lui



vient quand il voit que ses présents sont accueillis. Cette platitude de l'ennemi frappe et encourage encore les Français. Des prisonniers répètent: « Fini guerre. Toujours boum ! Boum ! Pas kapout ! » et ils se réjouissent. Plusieurs se précipitent sur les nôtres et veulent leur serrer les mains. L'un d'eux crie même: « Bravo Français! » Ses camarades l'approuvent. Les marsouins, à ces flatteries, répondent: « Bas les pattes! » La surprise est telle chez l'ennemi que, lorsque les Français entrent dans la Maissonnette, il y a encore de l'autre côté de la Somme, dans la gare de ravitaillement toute proche, des trains formés pour le départ. Sept locomotives s'en vont aussitôt poursuivies par notre feu et un immense matériel demeure sur les quais où il est détruit par notre artillerie. Bref, à 15 h. 15, nous occupons le village et le château; nous tenons la lisière Est du verger, la corne Sud-Est du bois Blaise et la route de Biaches, vers l'entrée Nord-Ouest de la Maissonnette. A 16 heures, au moment où on commence de s'organiser à la lisière du verger, une violente contre-attaque débouche du bois Blaise. Une fois de plus, les Allemands usent du procédé déloyal dont ils sont coutumiers et qu'ils devaient employer plusieurs fois au cours des combats de la Maissonnette. Une compagnie environ arrive par les blés dans la direction du verger. Le sous-officier qui la commande crie: « Nous venons nous rendre. » A plusieurs reprises on lui ordonne de mettre bas les armes, mais il feint de ne pas comprendre et la troupe continue d'avancer, fusil en l'air, et, comme les Français vont s'élancer à la baïonnette, ces soldats félons démasquent des mitrailleuses et ouvrent le feu à bout portant. Ainsi furent tués deux officiers français et une cinquantaine d'hommes. L'acte de trahison combiné avec un mouvement débordant oblige notre ligne à un repli momentané aux lisières du bois Blaise. Mais l'ennemi est bientôt chassé et châtié. Le 9 juillet, au soir, le groupement Nord a pris et conservé tout ce qu'il devait prendre.

Les Sénégalais à la "Tranchée des Marsouins"

Comme celles du groupement Nord, les vagues du groupement Sud sont parties à l'assaut à 14 heures précédées de leurs patrouilles. La première arrive sans perte au fond du thalweg; mais, à partir de ce moment, elle est prise d'enfilade par des mitrailleuses dissimulées au fond du ravin et elle éprouve de fortes pertes en gravissant le glacis qui mène à la tranchée des Marsouins. Réduite à une quarantaine d'hommes, elle s'abrite contre un talus escarpé à 60 mètres environ de la position allemande et, tout en cherchant à creuser des abris, cette poignée de braves s'installe de manière à tenir sous son feu les défenseurs de la tranchée des Marsouins. La deuxième vague vient renforcer la première et ses pertes sont aussi cruelles; elle a vu les camarades tomber devant elle, mais rien ne pourrait la détourner de son chemin. Quand un homme tombe, automatiquement on serre les rangs et les survivants continuent d'avancer. Tandis que cette faible ligne s'accroche aux Allemands, une préparation intense d'artillerie est reprise et un peloton se dirige au Nord de la tranchée des Marsouins où un noyau de résistance existe encore. Le combat à la grenade s'engage entre 18 et 19 heures et il se termine par la prise de deux mitrailleuses et d'une trentaine d'ennemis. Il est 20 heures; la lutte à la grenade paraît se rapprocher de la tranchée des Marsouins; il semble que l'ennemi faiblisse. Le moment est venu de venger les camarades pour les braves qui, depuis des heures sous un bombardement infernal et le feu croisé de mitrailleuses flanquantes, sont demeurés fixés et tendus vers le but. Au signal des chefs, le lieutenant Meyer et le sergent Mamadou-Diarra, ils bondissent et sautent dans la tranchée. Les Allemands se rendent; seul un groupe, excité par un officier, se défend à outrance; il est exterminé. La nuit est venue; les prisonniers arrivent toujours, apeurés, et filent vers l'arrière. Des sentinelles sont placées en avant de la position si vaillamment conquise; le tirailleur Moussa Tissako a été désigné par la confiance de son sergent pour veiller aux mouvements de l'ennemi. Il est au poste depuis quelque temps, quand le sergent appelle à voix basse: « Moussa! Moussa! » - « Voilà moi! » - Voilà Moussa, en effet. Il tient deux Allemands à demi renversés sur le talus; ses grosses mains noueuses sont crispées à leur col et les

têtes s'inclinent vers le sol. Moussa desserre son étreinte; les Allemands s'effondrent et il explique: « *Eux venir. Eux parler. Alors moi dire: « Makou » (silence.) Eux pas connaître, alors moi y a serré un peu, un peu. Peut-être bien y a gagné mort.* » Le sergent Mamadou approuve: « *Y a bon* » et il s'éloigne. Il peut laisser Moussa veiller en avant de la tranchée. En même temps que les survivants des deux vagues d'assaut sénégalaises bondissaient dans la position ennemie, des éléments européens s'étaient avancés pour les soutenir. Il avait suffi au chef de demander: « Etes-vous prêts? » pour que tous comprissent le devoir et tous avaient marché. Sans souci des vides creusés autour d'eux, ils étaient entrés dans les tranchées allemandes. Ils avaient ainsi contribué au succès; ils allaient avoir leur part dans la défense. La nuit a passé dans un répit relatif; c'est au jour que les Allemands font un nouvel effort pour arracher notre conquête. A 6 heures du matin, le 10 juillet, une demi-section établie en avant de la Maissonnette est victime d'ennemis qui ont répété la sinistre comédie du « kamarade ». Dans le même temps, une violente contre-attaque est lancée sur la tranchée des Marsouins et se renouvelle trois heures durant. Sans cesse les Allemands surgissent dans les blés à 40 mètres devant les nôtres. Mais les marsouins sont électrisés par leur victoire. Des hommes se dressent debout sur le parapet et crient: « On les aura! » C'est en chantant que d'autres exterminent l'adversaire au fusil ou à la grenade. Les fusils mitrailleurs font merveille; des tirailleurs qui ont brûlé toutes leurs cartouches combattent avec des armes et des munitions allemandes. L'ennemi s'acharne en vain. Il doit renoncer à la lutte. Le 9 juillet, le régiment avait emporté tout ce qu'il devait prendre; le soir du 10, il avait maintenu intactes ses conquêtes.

Des héros blancs et noirs

Ce que furent les combattants de la Maissonnette, on l'imagine assez par le récit de leurs attaques. La mort d'officiers comme le capitaine Quod, le lieutenant Carlotti, le sous-lieutenant Boxberger, un père missionnaire qui fut tué la pelle à la main tandis qu'en compagnie de deux Sénégalais, fixés comme lui sur le terrain conquis par leur élan, il essayait de s'abriter contre un bombardement furieux, vaut qu'on la connaisse. Ces morts sont des exemples. Et parmi ceux qui n'ont pas donné leur vie, combien de traits magnifiques aussi ! L'adjudant-chef Charmes, brave parmi les braves, réputé dans tout le régiment, attache soigneusement sa médaille militaire avant de partir à l'assaut; on lui conseille d'enlever l'insigne de courage qui le désignera aux coups de l'ennemi. Il répond: « C'est ainsi qu'un marsouin doit partir à l'assaut. Ne vous en faites pas.. Suivez-moi et nous les aurons. » Il entraîne son monde; il ne tarde pas à être grièvement blessé. Alors là main presque arrachée, l'os brisé, inondé de sang, l'adjudant Charmes, désolé, quitte le champ de bataille. Mais, avant de partir, il veut revoir ses chefs. Il se présente au commandant de compagnie, au colonel et jusqu'au général de brigade. Il n'a même pas le souci de faire mettre un pansement à la plaie; tranquille, il fait ses visites comme s'il remplissait un devoir de subordonné respectueux. Mieux, sur son chemin, il encourage les hommes, fait abriter les réserves contre le bombardement et ne va au poste de secours qu'ayant accompli le tour des postes de commandement. Déjà, nous avons vu le sergent indigène Mamadou-Diarra entraînant les survivants de l'assaut de la tranchée des Marsouins dans la position allemande après être demeuré une demi-journée à guetter l'instant favorable. Il a reçu une balle dans la poitrine au cours du nettoyage de la tranchée. Que lui importe: il a tant de camarades à venger; son vieux frère d'armes, l'adjudant Semba, a été tué à ses côtés et lui a passé le commandement. Et puis Mamadou porte la médaille militaire: un médaillé ne lâche pas pour un trou dans la poitrine. Mamadou reste à son poste. Et, sans se plaindre, sans avertir personne, il combat toute la nuit dans la tranchée conquise. Au jour, il contribue à repousser les contre-attaques; il est partout excitant sa poignée de Sénégalais épuisés par la lutte, la fatigue et l'insomnie. Enfin, le bataillon est relevé; depuis plus de trente-six heures, Mamadou est blessé; il pourrait être évacué. Mais, à ses yeux, sa tâche n'est pas finie. Seul gradé survivant de sa compagnie, il tient à ramener au prochain cantonnement les débris de sa troupe. Il accomplit pour cela une marche de nuit longue, pénible, et se présente au docteur seulement le lendemain matin, à l'heure de la visite. Le médecin scrute la blessure, la sonde disparaît en entier; le poumon est perforé et la balle, sans doute, y est demeurée. Mamadou est aussitôt évacué; on craint qu'il ne survive pas. Cependant son colonel a eu récemment de ses nouvelles. Mamadou est dans un hôpital de Bretagne; il guérira. Voici le texte de sa proposition pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur: « Sous-officier d'une bravoure incomparable et d'une énergie farouche. Le 9 juillet 1916, a magnifiquement entraîné ses



tirailleurs à l'assaut sous un feu meurtrier de mitrailleuses et d'artillerie; s'est cramponné avec une poignée d'hommes à quelques mètres de la tranchée ennemie dans laquelle il s'est élancé en saisissant le moment favorable. Bien qu'atteint d'une plaie pénétrante à la poitrine par balle, a continué la lutte pied à pied dans la tranchée et l'a défendue le lendemain contre une violente contre-attaque. Ne s'est laissé évacuer que deux jours après et, pour ainsi dire, de vive force. » Ces tirailleurs sénégalais qui ont bondi hors des tranchées de départ en chantant: Auprès de ma blonde, leur chanson de marche française, aux applaudissements des camarades européens, ont eu des mots magnifiques dans leur naïveté. Dans la nuit du 9 juillet, un grand noir arrive au poste de secours appuyé sur un bâton. Le major reconnaît un habitué de la visite, car ces rudes enfants s'efforcent souvent au cantonnement de « couper aux exercices ». " Voilà moi, fait le tirailleur en regardant le médecin de ses yeux brillants, pas consultation motivée, mon major! » Le malheureux avait le pied flottant, les muscles du mollet décollés et son tibia fracturé au-dessous de l'articulation lui servait de pilon. Sitôt pansé il voulait repartir pour « guérir vite, vite, et tuer ces crapoules de Boches ». Car, pour les Sénégalais, les Allemands sont les crapoules et les sauvages; Ces jugements primitifs sont souvent les bons. Un jeune tirailleur qui a été pour la première fois au feu s'effarouche de sa main ensanglantée, bien que la blessure ne soit pas grave, et il veut passer devant un vieux, sévèrement touché et dont la physionomie marque les souffrances. Le major intervient, mais le vieux déclare: « Major, lui maintenant, d'abord le poulet! » Et, paisible, il attend que le jeune compagnon ait été pansé. Quand on examine sa blessure, on découvre une plaie affreuse: le flanc est ouvert, le rein hernié. Mais à peine pansé, le vieux brave veut repartir à pied. On l'installe de force en poussette. Un autre arrive blessé, tel un lézard traînant son train de derrière avec les deux pattes de devant. « - Quoi as-toi! interroge le major. - Y a pas bon, mon major, moi pas avoir le sauvage. Un canon a tombé sur moi et le sauvage partir. Y a magni. » Un éclat d'obus a fracturé un os du bassin de ce guerrier et, loin de se plaindre de la blessure, il ne se console pas que son prisonnier lui ait échappé. A côté des braves noirs contre lesquels ils invectivent sans cesse, comment se comportent les Allemands prisonniers heureux de gagner la sécurité de l'arrière! Certes nos ennemis sont des soldats; et souvent officiers et troupiers nous ont donné la mesure de leur valeur militaire, mais dans ces combats de la Maisonnnette il y a chez les Allemands capturés comme un avant-goût de désespoir et de défaite. Le major Krag, prompt à évacuer sa cave de la Maisonnnette pour implorer et attendrir les Français, fait assez triste figure. il s'en va de poste en poste, suivi de son état-major, et répète lamentablement: « Quelle artillerie! C'est inhumain... Mais quel calibre est-ce donc? » A un chef de bataillon, il se hâte d'affirmer qu'il a fait tout son devoir et que la résistance était impossible. Au colonel il exprime son « admiration tactique » et il entame une scène de larmes répétant: « Mon honneur de soldat... Mais il n'y avait rien à faire. » Et comme le chef français lui dit: « Oui, en fait d'honneur, vos hommes lèvent les bras, crient qu'ils vont se rendre et nous fusillent ensuite. » Le major Krag proteste, affirme qu'il n'a rien vu, ni rien su, et qu'au surplus; depuis cinq jours, il n'a pas quitté sa cave. Les soldats allemands ne sont pas plus brillants. Beaucoup manifestent leur joie avec excès. Il n'est pas de chose qu'ils ne soient disposés à faire pour apaiser leurs vainqueurs. Eussent-ils possédé des fortunes sur eux qu'ils les auraient offertes. Ils ne parviennent qu'à inspirer plus de haine pour leur race arrogante pour le faible et servile devant la force.

Le régiment après la bataille

Maintenant le régiment va goûter la récompense après la victoire. Dans un camp tout proche de la bataille, il attend le départ pour le cantonnement. Son colonel est installé dans une petite baraque de planches et il se souvient de ses combats. Il est, le colonel du régiment de la Maisonnnette, le chef des Sénégalais farouches, tout jeune, mince et blond. Il aime les lettres, la musique, les arts, toutes les élégances. Sorti de l'Ecole de guerre, il connaît la théorie, et, guerrier depuis des années aux colonies, ou dans la guerre présente, il sait la pratique. Assis nonchalamment sur son lit de camp, un lit allemand rapporté de la terre conquise, devant une gravure, représentant Mme Récamier, sauvée dans une maison détruite, le colonel parle des combats. Il dit: « Je suis heureux de ce qu'à accompli mon régiment, de l'intelligence et du savoir des officiers et des cadres, qui ont eu à résoudre des problèmes délicats et les ont résolus rapidement comme cela doit être. Nous avons montré que, pour l'infanterie, la manœuvre n'est pas morte dans cette guerre. Oui, le rôle de l'artillerie est indispensable, énorme. Mais ce serait une erreur dangereuse de croire que l'artillerie doit et peut tout détruire, mètre par mètre, devant le fantassin, et que le fantassin n'a plus qu'à occuper le terrain. Un bois ne peut pas être entièrement fauché arbre par arbre, un réseau de fil de fer arraché partout, toutes les mitrailleuses démolies, tous les points d'appui écrasés. Le fantassin qui demanderait cela pour sortir voudrait l'impossible. Quand le travail est suffisant, et il appartient au seul commandement de le connaître et d'en décider, l'infanterie s'élance et elle emporte par la manœuvre tout ce qui résiste encore. Nous avons fait ainsi, je crois, à la Maisonnnette... » Il dit encore: « Il faut prendre soin de nos hommes, Les grands ennemis du fantassin, disait le général de Maud'huy dans son cours de l'Ecole de guerre, ce sont la fatigue et la peur. Nous devons l'en préserver. Il faut être très bon pour ceux qui se font tuer. Dehors, un phonographe volé par les Allemands dans une demeure française et repris par nos soldats à la Maisonnnette joue ses

chansons. Les hommes écoutent; les Sénégalais s'effarent et rient. Ils passent appuyés sur des bâtons avec une allure de félins, et, sur tout le régiment chaud encore de la bataille, plane l'atmosphère irréelle de la guerre, rêve mêlé de cauchemars, de torpeur et de volupté.



Les ruines de Biaches après les combats



Un repos bien mérité

JMO du 59^e BCP en 1916

Cote 26 N 823/3, pages 25 et 26

Journée du 21 juillet 1916

4th Des éléments ennemis, de la valeur d'une cie environ, ayant cherché à gagner par infiltration la tranchée conquise la veille par le 164^e Rég^t, la 2^{ème} section de mitrailleuses du Bataillon qui est installée, les prend sous son feu et les disperse en leur infligeant des pertes sérieuses.

11th La réserve, sous les ordres du capitaine Pasteur, est constituée comme il suit: la 8^{ème}, qui comptait 620, est renvoyée dans la tranchée des embarquins

